



**Théâtre** Le huis clos intime d'Alice Ronfard et Sébastien Harrisson *Page E 3*



**Cinéma** Marielle Heller et le tabou de l'adolescence au féminin *Page E 6*

# Culture & Livres

CAHIER E - LE DEVOIR - LES SAMEDI 22 ET DIMANCHE 23 AOÛT 2015



## Roses, l'album des grandes ambitions

### Cœur de pirate veut faire le tour du monde avec un 3<sup>e</sup> disque pop et bilingue

PHILIPPE PAPINEAU

**L**e Québec, c'est super, d'autant que c'est la maison. La France aussi, c'est extra. Mais la chanteuse Cœur de pirate voit encore plus grand. Si la fin justifie les moyens, voilà qui explique l'approche musicale pop, moderne et bilingue que l'ambitieuse chanteuse de 25 ans met en avant sur son troisième disque, *Roses*.

Presque quatre ans après la parution de *Blonde*, Cœur de pirate, de son vrai nom Béatrice Martin, n'a clairement pas envie de faire dans la redite. Déjà, elle avait laissé quelques pierres blanches derrière elle, qui montraient de nouvelles voies. Elle a récemment enregistré la bande sonore, anglophone, de l'émission *Trauma*, puis créé la musique du jeu d'Ubisoft *Child of Light*. Et dans quelques apparitions télévisées et en vidéoclip, on a vu la jeune femme assumer davantage sa présence physique, se lever du banc de piano.

C'est d'ailleurs quelques minutes après un cours de danse matinal que nous rencontrons Béatrice Martin dans un café un brin huppé de la rue Laurier, alors que sa maquilleuse lui fait une beauté au début d'une longue journée d'entrevues et de photos. «*Les cours de danse, ça m'aide à prendre de l'espace*», raconte Martin, mère d'une jeune fille prénommée Romy.

Prendre de l'espace, c'est aussi ce qu'elle désire faire avec *Roses*, qui compte sept titres en anglais et quatre en français. C'est toujours elle qui a écrit et composé les chansons, mais elle a travaillé avec trois réalisateurs étrangers: le

Suédois Björn Yttling, membre de Peter Bjorn and John qui a entre autres œuvré avec The Hives et Lykke Li, et aussi les deux Britanniques Rob Ellis (PJ Harvey) et Ash Workman (Metronomy, Christine and The Queens). Au final, le disque pige beaucoup dans les influences de ses réalisateurs, mélangeant les cordes et les rythmiques plus électroniques, avec un sentiment global sombre mais accrocheur, à la Lana Del Rey.

#### Le tour du monde

Béatrice Martin a comme but complètement avoué d'aller dans les marchés où elle n'a pas réussi à aller, que ce soit en Amérique du Sud, aux États-Unis, en Asie... «*Ya plein de monde qui m'écoute là-bas, mais j'ai jamais pu y aller parce que je n'avais pas les ressources pour le faire.*»

Les ressources, on peut les définir comme financières, mais aussi musicales. «*Quand t'as un album en français, tes ressources sont limitées, c'est dur de trouver un label, par exemple. Là, j'ai de la chance, je vais pouvoir attaquer le monde avec cet album-là, parce que j'ai du matériel en anglais. Je l'ai fait, hein, aller aux États-Unis et un peu partout juste en français. Les gens venaient me voir, et me disaient qu'ils aimaient ça, mais qu'ils devaient aller sur Google Translate pour comprendre ce que je voulais dire. En show, ça enlève une part de proximité avec l'artiste, j'avais envie de leur donner les deux, d'avoir le français et l'anglais.*»

Elle n'est pas dupe, Béatrice Martin, et s'attend et se résigne à recevoir des critiques pour son ambition et son passage

VOIR PAGE E 3: ROSES

«*J'aime ça être au Québec, c'est ma maison. Mais je vais aller aux États-Unis, and I'm gonna do my thing. Quand Céline l'a fait, personne n'a rien dit!*»

Cœur de pirate, à propos de son choix de chanter en anglais

## Multiplés identités

Maxime Olivier Moutier présente ses intérêts pour l'art dans un récit inspiré de moments réels et imaginés

JÉRÔME DELGADO

**S**a bouille grisonnante lui donne des airs de prof. Le rendez-vous, pourtant, vise à discuter de son *Journal d'un étudiant en histoire de l'art*. Le journal en question, tiré de la vraie de vraie vie, se présente, lui, comme un... roman.

Le voilà attablé, Maxime Olivier Moutier, fort d'un bagage bien rempli de dix titres en vingt ans, depuis *Potence machine* (1996) jusqu'à ce *Journal d'un étudiant en histoire de l'art* (2015). Un livre aux deux ans, en moyenne, c'est ce qu'on appelle un écrivain. Or, l'homme refuse ce chapeau. Il lui préfère celui d'artiste contemporain. Décidément.

«*Je ne me suis jamais considéré comme un écrivain, assène-t-il, pour la xième fois en moins d'une heure. J'ai besoin de me mettre dans une situation pour écrire. Je ne suis pas quelqu'un qui*

*reste chez soi et invente des choses.*»

Selon cet auteur et psychanalyste, un écrivain est celui qui a de l'imagination. «*Patrick Senécal n'a pas besoin de faire des meurtres pour décrire des meurtres*», note-t-il.

Si Moutier parle de famille, c'est parce qu'il a une famille. Ses peines d'amour lui ont fourni matière à un récit épistolaire à sens unique (*Lettres à mademoiselle Brochu*, 1999). Son oreille de psychanalyste l'a poussé à écrire une pièce de théâtre à un personnage, schizophrène (*Rita tout court*, 2013). Sans son expérience de la vie, il assure «*ne pas être capable d'écrire des histoires*».

Bien. Mais cette humilité, cet aveu pour l'autofiction-béquille, ne fait pas pour autant du scribouillard un artiste. Maxime Olivier Moutier ne prétend en effet rien d'autre que fantasmer cette idée. Dans le fond, confie-t-il, l'art l'a

toujours accompagné, depuis l'enfance (papa peintre à temps plein), dans ses livres, avec ici et là une référence artistique, et même comme globe-trotteur. «*Si j'ai à choisir une destination, je ne pense pas soleil, mais expos*», dit-il.

Oui, il écrit, mais «*l'écriture, c'est un matériau comme un autre*». Ses sujets, ce sont des concepts qui l'amènent à «*vivre une situation, comme [un artiste] de la performance*». Le résultat, ou la trace de ceci, s'inscrit dans un objet appelé livre. «*Si on veut appeler ça «roman», OK, mais moi, je ne sais pas comment le nommer*», dit l'auteur d'essais, d'entretiens et maintenant d'un journal.

Maxime Olivier Moutier a fait de son choix de retourner aux études un projet artistique, une performance qui l'obligera à lire Gombrich,

VOIR PAGE E 7: MOUTIER



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR  
Malgré la dizaine de titres qu'il a publiés, Maxime Olivier Moutier ne se considère pas comme un écrivain.

## CULTURE



NOÉMIE ROYER

À Natashquan, près des Galets, l'ancien chalutier d'Odilon Carbonneau (le violoneux qui a inspiré à Vigneault *La danse à Saint-Dilon*) a été transformé en résidence d'été.

## Mon père a fait bâtir maison

ODILE TREMBLAY



« **N**atashquan, c'est loin d'ici », soupçonnait Gilbert Bécaud après avoir rêvé aux vers de Vigneault. Loin d'ici? De Montréal et de Québec, pas tant que ça, au fait. La beauté du chemin doit bien y être pour quelque chose. Et de rouler dans les parages cet été.

Avant la construction du tronçon de route 138, en 1995, jusqu'à Natashquan, on se rendait au berceau de Vigneault par bateau à partir de Havre-Saint-Pierre, poussant parfois jusqu'à La Romaine, à majorité innue (Unamen Shipu), à Harrington Harbour (futur cadre du film *La grande séduction*) ou dans les fjords de Saint-Augustin.

Maintenant, un chemin de terre dépasse Natashquan jusqu'au beau village anglophone de Kegaska. Après, plus rien. Toute la région gagnerait à une percée routière jusqu'à Blanc-Sablon. On le sait bien. Un jour, dit-on...

Côté tourisme, Natashquan (250 citoyens), par-delà ses fameux Galets, anciens entrepôts pour morue et agrès de pêche, groupés comme des oiseaux de mer sur leur rocher, demeure l'épicentre du pèlerinage Vigneault. L'ami Jacques Lachance habite même l'été près des Galets dans l'ancien chalutier d'Odilon Carbonneau, le violoneux de la place, muse de *La danse à Saint-Dilon*. Tout vous ramène à Vigneault.

Quand le nom d'un village résonne depuis plus d'un demi-siècle sur la planète poésie, il a gagné ses lettres de noblesse. Avec lui, cette

Moyenne et Basse-Côte-Nord, de la rivière Mingan aux bancs de Mosquaro, ou plus haut, plus bas, plus loin. Un territoire si inspirant, si authentique! Les Québécois connaissent un peu ses tensions sociales liées aux barrages hydrauliques, aux forestières, aux villages qui perdent leurs habitants faute d'emploi. De là à y accourir en foule...

### Une victoire citoyenne

Gilles Vigneault: une légende vivante, comme disent les Japonais. Et laissez donc les légendes parler: «*Dans ce pays de powderie, mon père a fait bâtir maison.*»

Magella Landry, qui nous héberge dans sa belle auberge Le Port d'Attache, participe au regroupement citoyen «*Avec Natashquan pour la sauvegarde de la Source*», aux côtés du marchand Richard Beaudry et de Bernard Roy, un résident de Québec épris du village.

Or voilà! La semaine dernière, le 14 août, ce groupe a enfin pu acheter les deux maisons patrimoniales du poète: celle de son père et celle de son oncle, acquise du grand-père. Une campagne de financement privée, aidée par une sortie de Victor-Lévy Beaulieu, par des spectacles-bénéfice au Café de L'Échouerie près des Galets, etc. a porté ses fruits.

Ces maisons, l'une bientôt musée, l'autre résidence d'artistes, retrouveront leur allure des années 50. Natashquan avait bien besoin d'un essor touristique, et l'œuvre de Vigneault, âme du Québec, exigeait ce site de mémoire; avec le fantôme de *Jean-du-Sud* là-haut perché.

Exit, les soubresauts de 2014, alors que l'auteur de *Gens du pays*, membre d'une fiducie à la

tête d'un projet analogue, avait au bout du compte refusé une subvention de 750 000\$ du gouvernement Marois. Tracasseries administratives, grognements divers: certains soupçonnaient le poète de vouloir restaurer aux frais de la princesse sa propre maison (il en possède une autre ailleurs au village) ou celle de son frère (il n'en a point). Dur!

Changeement de cap! Cette fois, la mobilisation s'est mise en branle sans lui. Bonne affaire!

La récolte est de 100 000 \$, et le groupe continue à passer le chapeau. «*On a besoin de 500 000 \$*, explique Magella Landry, *et sans demander d'aide d'État.*» On le sent fier surtout de la confiance accordée par Vigneault. Pas impliqué dans le regroupement, le barde, mais lui léguant archives et artefacts. «*Il vient de nous apporter l'harmonium de ses débuts...*»

L'agent syndical de la FTQ Côte-Nord, Bernard Gauthier, alias Rambo, songe même à organiser avec ses ouvriers une corvée de restauration du site cet automne. Histoire de se refaire une vertu? Peut-être. Allez le lui reprocher.

Fallait-il attendre que la mémoire des poètes s'efface à l'oreille des enfants, avant de souffler dessus? s'obstiner à ne célébrer ses grands artistes qu'après leur départ?

### Les poèmes et chansons de la route

Ce n'est qu'en 2014, au centenaire de Félix Leclerc, disparu 26 ans plus tôt, que fut inaugurée sa maison-musée à Vaudreuil-Dorion. Du vivant d'un créateur, les legs sont plus simples, sur dons directs, sans transiter par des ayants droit. Et avec le héros de la fête

au poste pour s'en réjouir.

On ne le dira jamais assez: l'art et ses sources constituent des voies royales pour ouvrir l'esprit du voyageur. Chansons, poèmes, romans, objets de mémoire rechargent le moindre paysage.

Ainsi, les fameux monolithes des îles Mingan, abordées par bateau en direct de Havre-Saint-Pierre, s'offrent un charme de plus sous les mots de Roland Jomphe. Ce poète de la Minganie mort en 2003 avait baptisé et célébré dans ses vers naïfs ces énormes sculptures naturelles: la «*Bonne Femme*», le «*Pot de fleurs*», etc. Il n'est plus au Havre pour offrir ses conférences-récitals tissées d'anecdotes, mais la Maison de la culture portant son nom vend là-bas ses recueils de poésie. Or, relire *De l'eau salée dans les veines*, sur poèmes et entrevue de l'auteur, c'est entrevoir une vision du monde, les us et coutumes de ces descendants d'Acadiens dans leur Pointe-aux-Esquimaux, l'ancien nom de la municipalité.

Prendre la route, c'est choisir aussi sa musique. Dehors, au fil des kilomètres, les feuillus de la Côte-Nord se font moins vigoureux, l'air plus pur, les villages plus étonnants (Rivière-au-Tonnerre et Magpie; vrais joyaux d'harmonie), les tentes sur les terrains innus mieux affirmées. Dans la voiture, écouté en boucle, *Puanuma* (traduisez par *Rêve*), le dernier album de Florent Vollant — poète interprète innu de Moliotnam près de Sept-Îles, en force depuis ses débuts au duo Kashtin — épouse le rythme du trajet. Si bien que l'appel du large et des forêts résonne partout. Ce guide vous a pris par l'oreille pour mieux rouler jusqu'au bout de la 138, qu'on souhaiterait plus longue et toujours avec lui.

otremblay@ledevoir.com

du 15 septembre au 10 octobre 2015

**PIÈCE**

de Marie Brassard

Monia Chokri

du 12 au 23 janvier 2016 (en reprise)

UN TRAMWAY NOMMÉ

**DOOR**

de Tennessee Williams

Serge Denoncourt + Céline Bonnier + Dany Boudreault + Patrick Hivon + Magalie Lépine-Blondeau + Jean-Moïse Martin

du 12 avril au 7 mai 2016

LES LETTRES D'

**AMOUR**

«Ovide et Evelynne de la Chenelière»

David Bobée + Béatrice Dolle + Anthony Weiss + Dear Criminals

### LA MORSURE DE L'ANGE

De Daniel Danis | Mise en scène de José Babin et d'Alain Lavallée  
Du 20 au 24 octobre 2015

### FIVE KINGS - L'HISTOIRE DE NOTRE CHUTE

D'Olivier Kemeid, d'après Shakespeare  
Mise en scène de Frédéric Dubois  
Du 20 octobre au 8 novembre 2015

### CINQ À SEPT

De Fanny Britt | Mise en scène de Mani Soleymanlou  
Du 17 novembre au 5 décembre 2015

### BIENTÔT VIENDRA LE TEMPS

De Line Knutzon | Mise en scène de Luce Pelletier  
Du 17 novembre au 12 décembre 2015

### SAINT-ANDRÉ-DE-L'ÉPOUVANTE

De Samuel Archibald | Mise en scène de Patrice Dubois  
Du 18 février au 12 mars 2016

### RÉVOLUTION À LAVAL

De Guillaume Lagarde | Mise en scène de Sébastien Dodge  
Du 29 mars au 9 avril 2016

## CULTURE › THÉÂTRE

## MUSIQUE

## ROSES

SUITE DE LA PAGE E 1

partiel à l'anglais. Mais la Montréalaise insiste sur sa propre identité bilingue, elle qui a aussi grandi en anglais. « C'est pas parce que j'ai envie de pogner... Ben, oui, peut-être que oui, mais pour aller partout, au Brésil, en Chine, pour faire la promotion de ce que je suis, c'est-à-dire Québécoise. Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à ça. J'aime ça être au Québec, c'est

aujourd'hui, mais qui est quelque chose qui est encore plus dur à garder, mine de rien. »

Le couple stable, pour elle, serait donc plus dur à vivre qu'une relation toxique? « Ouais, il faut toujours se battre. J'ai l'impression que les gens de mon âge, ils swipent à droite, ils swipent à gauche. Je parle beaucoup d'oubli dans mon album, justement parce qu'à notre âge, on n'est pas nostalgiques, on ne se souvient plus de rien, on passe à autre chose tellement facilement que c'est encore plus tough de rester dans un truc stable. Parce qu'on a tellement un déficit

À parcourir rapidement les chansons de *Roses*, on sent que la chanteuse tourmentée continue à avoir du mal avec l'amour

ma maison. Mais je vais aller aux États-Unis, and I'm gonna do my thing. Quand Céline l'a fait, personne n'a rien dit! » rigole-t-elle entre deux coups de pinceau de la maquilleuse toujours au travail.

## L'amour au temps du déficit d'attention

À parcourir rapidement les chansons de *Roses*, on sent que la chanteuse tourmentée continue à avoir du mal avec l'amour, malgré le fait qu'elle soit aujourd'hui mariée et dans une relation stable. Le doute, l'oubli, la distance teignent les onze récits du disque. « Je suis passée d'une vision très destructrice de l'amour à quelque chose de très stable et de très fort

d'attention dans tout ce qu'on fait... Je suis heureuse, hein, mais ça me demande un effort, vraiment. »

Sur *Roses*, cet effort est souvent illustré par des métaphores d'eau et de vagues. « Le mouvement des océans, de la mer, j'ai l'impression d'avoir senti ça tout au long de ma carrière, tout au long de ce que j'ai vécu, raconte Béatrice Martin après un dernier coup de pinceau rouge sur ses lèvres. Quelque chose de très paisible peut devenir très violent, devenir très destructeur. Ça m'a beaucoup inspiré. » Et maintenant, jusqu'où la vague la mènera-t-elle?

Le Devoir



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

« Le mouvement des océans, de la mer, j'ai l'impression d'avoir senti ça tout au long de ma carrière, tout au long de ce que j'ai vécu », raconte Béatrice Martin.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Alice Ronfard et Sébastien Harrisson veulent explorer des dimensions intangibles et conserver une part d'ombre dans la pièce.

## La voix du spectateur

La nouvelle création de Sébastien Harrisson propose un huis clos intimiste

MARIE LABRECQUE

Dans toute rencontre entre une œuvre et un spectateur loge une part d'inconnu, un élément soustrait au contrôle de l'artiste. C'est entre autres ce qu'illustre *La cantate intérieure*, la nouvelle pièce de Sébastien Harrisson: une métaphore de ce travail d'appropriation par le spectateur. Pour sa première création au Théâtre des Deux Mondes depuis qu'il en a pris la direction artistique, en 2013, l'auteur de *Floes* retrouve Alice Ronfard, celle qui a mis au monde son baptême scénique il y a 14 ans.

Et ce sont justement deux mondes qui se croisent dans ce huis clos intimiste. Fasciné par une femme aperçue de loin dans une fenêtre, un messager d'UPS (Stéphane Jacques) visite régulièrement l'immeuble désaffecté où se trouve cette chambre. Il devient subjugué par une voix enregistrée (Dorothée Berryman) défilant un récit dans lequel il reconnaît sa propre histoire. Jusqu'à ce qu'une jeune femme (Marie Bernier) vienne lui apprendre qu'il s'agit là d'une installation *in situ* dont elle est la créatrice. Et qu'elle a inventé ce personnage...

« Quand on écrit, on brasse toutes sortes d'histoires qui ne sont pas forcément les nôtres, explique l'auteur. Parfois, on ne sait pas d'où elles viennent. L'écriture a un côté intuitif. Et parfois, c'est surprenant comme ces histoires peuvent recouper, sans le savoir, celles de gens qui rentrent en contact avec le texte. Mais c'est aussi parce qu'ils se l'approprient, à cause donc du travail fantasmagique que fait le spectateur. C'est lui qui donne du sens à l'œuvre, au final. Surtout au théâtre. »

La réaction à ce que l'inconscient de l'artiste, cette « courroie de transmission », a capté échappe totalement au

créateur. Ce constat suscite une humble acceptation chez Sébastien Harrisson. « Je me suis rendu compte ces dernières années qu'en dépit de tout le travail qu'on peut mettre à parfaire une œuvre, ce qui intéresse le plus les spectateurs, c'est souvent un élément que, comme auteur, on n'avait pas sciemment organisé... En tout cas, c'est ce que j'ai vécu dans mon travail: ce qui fait le plus vibrer les gens est souvent ce qui est accidentel. Beaucoup plus que ce qui est volontaire. »

« C'est terrible! » commente Alice Ronfard en riant. La metteuse en scène avoue d'ailleurs sa fascination pour cet éternel mystère: pourquoi certaines œuvres touchent-elles le public et « rentrent dans l'inconscient collectif », tandis que d'autres « absolument extraordinaires » n'arrivent pas à traverser la scène?

L'artiste de *La cantate intérieure*, elle, cherche à comprendre l'attrait qu'exerce son œuvre auprès du spectateur. Mais ça ne lui appartient plus. « Ma mère [l'écrivaine Marie Cardinal] disait toujours: un livre, une fois terminé, est un objet étranger, raconte Ronfard. J'ai toujours pensé la même chose de mes spectacles. »

La pièce explore aussi l'envers de cet échange: comment ce contact avec un spectateur anonyme va transformer la créatrice. Une richesse que ces rencontres, pas si fréquentes, qui permettent à un artiste de changer le regard qu'il pose sur son propre travail, selon Sébastien Harrisson. « Et quand ça arrive, c'est toujours un peu déstabilisant. La pièce parle de cette idée de réciprocité dans la relation. J'aimais que le spectateur aussi ait le privilège d'entrer dans l'imaginaire de l'artiste. »

C'est ce qui a touché Alice Ronfard. « Je pense que plus on vieillit, plus on se rend compte

que si on est sensible à l'humanité, elle nous transforme à notre insu. C'est ce qui arrive à cette artiste. » La metteuse en scène avoue avoir vécu une « osmose » avec ce personnage, qui, en même temps, tente de garder ses distances dès que l'impact émotionnel de son œuvre devient trop concret. « Elle est à l'image de beaucoup de gens qu'on connaît. Nous, les artistes, on veut se faire dire: je t'aime, mais pas trop. Il faut dire que ce serait très lourd à porter si chaque spectateur venait nous livrer ce que l'œuvre suscite en lui... » Alice Ronfard rappelle sa surprise devant les réactions débordantes qu'avait provoquées sa mise en scène de *L'Annonce* faite à Marie: « La catharsis qu'il y avait dans la salle m'échappait totalement. Les gens me prenaient dans leurs bras, pleuraient... »

Une part d'ombre, c'est aussi ce que Sébastien Harrisson et l'équipe de création tentent de conserver dans la pièce. « Il reste quelque chose d'un peu mystérieux: on ne sait même plus à la fin si cet homme existait vraiment, ou s'il n'est pas lui-même une invention de l'artiste... »

## Un cube pivotant

Sébastien Harrisson aime explorer des dimensions intangibles à travers cet art « concret » qu'est le théâtre. C'est ce qu'Alice Ronfard nomme le côté « presque "immontable" » de ses pièces! *La cantate intérieure* pose également le défi d'immersion du spectateur. « Ce qui permet l'appropriation de l'œuvre, c'est d'y être connecté directement, et c'est dur à atteindre au théâtre, où la scène à l'italienne force une distance, explique l'auteur. On explore ainsi comment développer le spectateur dans cette histoire afin qu'il se retrouve un peu dans la même position que le visiteur. »

« Ce qui fait le plus vibrer les gens est souvent ce qui est accidentel »

Sébastien Harrisson

La difficulté était de reproduire l'installation sur scène. Le directeur des Deux Mondes avait à cœur de donner à son équipe le temps de la recherche: il y a un an, ils ont même construit un prototype de décor afin d'en explorer les possibilités. Les comédiens évolueront donc à l'intérieur d'un dispositif scénographique complexe: un cube pivotant dans lequel seront projetées des images vidéo représentant « l'inconscient graphique » du personnage d'artiste.

Ne manquera plus, au Quat'Sous, que l'élément essentiel de la rencontre théâtrale: le spectateur.

Collaboratrice  
Le Devoir

## LA CANTATE INTÉRIEURE

Texte: Sébastien Harrisson  
Mise en scène: Alice Ronfard  
Au Théâtre de Quat'Sous, du 31 août au 11 septembre



MARLENE GELINEAU PAYETTE

La cantate intérieure compte Stéphane Jacques dans sa distribution.

**Albertine, en cinq temps**

de Michel Tremblay

mise en scène  
Lorraine Pintal  
Avec  
Lise Castonguay  
Eva Daigle  
Martine Francke  
Monique Miller  
Madeleine Péloquin  
et Marie Tifo

11 et 12 sept, 20 h

RABAIS POUR 3 SPECTACLES ET PLUS  
Info et billets  
theatreoutremont.ca

2 représentations exceptionnelles avant la tournée européenne de la pièce!

**THEATRE OUTREMONT**  
Montréal  
1248, av. Bernard O. Outremont

Partenaires de soutien: Desjardins, Outremont, 99.5, CBE

Photo: Jean-François Gagnon

# CULTURE › MUSIQUE CLASSIQUE

## L'étrange testament de Lorin Maazel

CHRISTOPHE HUSS

Les dernières notes gravées pour le disque par Lorin Maazel auront été celles de la musique de Gustav Mahler, compositeur auquel le chef américain revenait quasi obsessionnellement.

Le 9 octobre 2011, Lorin Maazel dirigeait à Londres la *Symphonie des Mille*, mettant ainsi fin à un cycle Mahler donné en concert avec l'Orchestre Philharmonia en avril et mai 2011 et parachevé en octobre avec les *Symphonies n<sup>os</sup> 8 et 9*.

Gravé en CD par le discret label Signum Classics, c'est l'ultime témoignage du chef décédé en juillet 2014, en attendant que Sony diffuse ici un *Requiem* de Verdi récupéré d'un concert munichois postérieur. Ce cycle Mahler, édité en trois albums (*Symphonies n<sup>os</sup> 1-3, 4-6, 7-9*), est symbolique des tumultes traversés par l'édition phonographique depuis 20 ans et du parcours musical de Maazel lui-même.

### Du label jaune à l'obscur étiquette

Il est loin, le temps où le prestigieux label jaune, Deutsche Grammophon, s'attachait les services du *Wunderkind* (enfant prodige) de la baguette et lui ouvrait les portes de ses studios en lui apportant sur un plateau le Philharmonique de Berlin. C'était en 1957. La décennie qui suivit, la plus glorieuse de ce chef, est documentée depuis quelques mois dans un nouveau coffret DG (*Maazel. The Complete Early Recordings*).

Finis, aujourd'hui, les enregistrements de studio mitonnés aux petits oignons des vedettes de la direction. Un disque d'orchestre se constitue désormais (à Montréal comme ailleurs) à partir de deux ou trois concerts enregistrés. Les éditeurs sont souvent des orchestres eux-mêmes (Concertgebouw d'Amsterdam, London Symphony, Chicago Symphony), des institutions radiophoniques (Radio bavaroise, AVRO-Radio hollandaise) ou de petits éditeurs partenaires. Signum est l'équivalent, pour le Philharmonia de Londres, d'Analekta pour l'OSM ou d'Erato pour l'Orchestre de Paris.

Les grands chefs invités en arrivent ainsi à dupliquer leur répertoire : Bernard Haitink, avec le London Symphony, le Concertgebouw d'Amsterdam,



Le chef d'orchestre Lorin Maazel avait célébré son 80<sup>e</sup> anniversaire en 2010 avec l'Orchestre philharmonique de Vienne.

DIETER NAGL AGENCE FRANCE-PRESSE

le Chicago Symphony et la Radio bavaroise, tout comme Mariss Jansons (Amsterdam et Munich), sont des multirécidivistes, au fil de parutions plus ou moins remarquables ou éphémères. «*Combien de fois, avec quels orchestres et sur quels supports Mariss Jansons a-t-il enregistré la 6<sup>e</sup> Symphonie de Mahler?*» A cette question, même les spécialistes les plus pointus ne peuvent plus répondre de mémoire. Lorin Maazel a aussi été un acteur — un peu moins en vue — de ce nouveau grand cirque et labyrinthe éditorial.

### Trois cadeaux d'adieu

Lorin Maazel a gravé un cycle Mahler «à l'ancienne». C'est le Philharmonique de Vienne qu'il reçut comme cadeau de la Columbia (devenue Sony Classical), alors qu'il était

l'omnipotent directeur de l'Opéra de Vienne. Gravé entre 1982 et 1985, complété *in extremis* par une *Huitième* en 1989, ce cycle assez maniéré et statique a été instantanément éclipsé par les intégrales Tennstedt (EMI) et Inbal (Denon), qui ont marqué la première décennie du disque compact.

Le cas Maazel-Mahler est symptomatique des mutations de l'industrie. Maazel fut directeur musical de l'Orchestre de la Radio bavaroise de 1993 à 2003. Le cadeau pour sa dernière saison fut une intégrale Mahler en concert. Nul doute que la radio, qui allait lancer son étiquette discographique, BR Klassik, en 2009, envisageait

une exploitation commerciale, comme ce fut le cas des intégrales Bruckner et Schubert, sous la baguette de Maazel, parues en 2010.

Or, en 2009-2010 «parut» en téléchargement payant l'intégrale des concertos Mahler de Maazel avec le Philharmonique de New York, là aussi un cadeau d'adieu à un directeur musical

(2002-2009) en partance. Comme toutes les initiatives de téléchargements payants de concertos classiques (DG Concerts, Decca-Philharmonique d'Israël), cette intégrale Mahler-Maazel-New York de 2009 est passée totalement inaperçue. Mais elle a coupé l'herbe sous le pied à BR Klas-

sik, qui n'allait tout de même pas lancer en disque au même moment un coffret du même interprète dans des interprétations vieilles de 7 ans.

Et voilà que Maazel remet le couvert à Londres, pour le centenaire de la mort de Mahler, avec le Philharmonia. Parution CD en bonne et due forme, cette fois-ci, malgré le marché archisaturé.

Le voyage musical en dit aussi long sur Mahler que sur Maazel lui-même. Au premiers regard et degré, c'est un témoignage de plus sur la lente dérive de l'art d'un chef de plus en plus autosatisfait. Maazel souligne, creuse (plus de contrastes qu'à Vienne), prend son temps (les 35 minutes 48 secondes du 1<sup>er</sup> mouvement de la 9<sup>e</sup> *Symphonie* sont sans doute un record). Mais, d'un autre point de vue, on remarque que la tenue orchestrale est exceptionnelle, la précision de la baguette restant légendaire, et qu'en prenant le temps de creuser à ce point la polyphonie et en mettant un

pois sur les notes et intentions, Maazel fait perpétuellement ressortir la tension harmonique des œuvres en un univers très tendu.

Noir, torturé, puissant et autosatisfait. Que faire du cocktail? Il ne va pas plaire à tout le monde, mais propose aux admirateurs de Mahler un regard subjectif plus intéressant en «version alternative» que bien des intégrales lambda. Pour les mélomanes plus généralistes, le marché reste dominé par Tennstedt, Inbal, Bernstein-Sony, Chailly et Kubelik. S'y ajoutent, dans cet ordre, les visions très diversément subjectives de Bernstein-DG, Kondrachine et Maazel-Philharmonia.

Le Devoir

**MAHLER-MAAZEL**  
*Symphonies n<sup>os</sup> 1 à 3. Signum Classics SIGCD 360*  
*Symphonies n<sup>os</sup> 4 à 6. Signum Classics SIGCD 361*  
*Symphonies n<sup>os</sup> 7 à 9. Signum Classics SIGCD 362*



CRÉATION MONDIALE

**DU 1 AU 5 SEPTEMBRE 2015**

Une création de Armel Roussel / [e]utopia3  
En coproduction avec le Théâtre Les Tanneurs et le Centre du Théâtre d'Aujourd'hui et en partenariat avec le Festival des Francophonies en Limousin (Limoges), le Nest Théâtre - CDN de Thionville

Conception Sarah Berthiaume, Gilles Poulin-Denis et Armel Roussel  
Direction artistique Armel Roussel  
Textes Collectif d'auteurs de la francophonie (Belgique, Canada, Comores, Congo, France et Suisse)  
Avec Seize interprètes

**APRÈS LA PEUR**

UNE IMMERSION DANS LA VILLE SOUS FORME DE ROAD-TRIP LUDIQUE, PHILOSOPHIQUE ET INTERACTIF EN MINIBUS

Centre du Théâtre d'Aujourd'hui  
1000 RUE ST-GENIS MTL  
QC H2W2M2 514 282-3900

CTD'A  
THEATREAUJOURDUI.QUE.CA

Conseil des arts et des lettres Québec

UTOPIA

Partenaire de la campagne d'abonnement Hydro Québec

**LA LICORNE**  
SAISON 15/16

direction artistique **LA MANUFACTURE**

**TERRITOIRES INTIMES**

13 PIÈCES  
10 COMPAGNIES  
2 SALLES

ABONNEZ-VOUS!  
THEATRELALICORNE.COM

Télé-Québec LE DEVOIR

**LA CANTATE INTÉRIEURE**

Du 31 août au 11 septembre 2015

Une production de la compagnie Les Deux Mondes en codiffusion avec le Théâtre de Quat'Sous

10 REPRÉSENTATIONS SEULEMENT

Texte Sébastien Harrisson Mise en scène Alice Ronfard  
Avec Dorothee Berryman, Marie Bernier et Stéphane Jacques

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS 100, avenue des pins Est, Montréal  
BILLETTERIE 514 845-7277 QUATSOUS.COM

les2mondes

TARIF PRÉFÉRENTIEL UNIQUE DE 23 \$ AVANT LE 31 AOÛT

## CULTURE › MUSIQUE



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Socalled a rencontré Theodore Bikel dans un festival de culture yiddish à Cracovie avant de l'inviter sur son disque *Ghettoblaster* et de collaborer avec lui sur d'autres projets, dont *Sholom Aleïchem: Laughter Through Tears*.

## Hommage à Theodore Bikel, un personnage de légende

Des musiciens se rappellent un grand disparu

YVES BERNARD

Theodore Bikel était un personnage de légende: comédien, son nom est associé à plusieurs créations d'envergure de *La mélodie du bonheur* à *Star Trek: The Next Generation*; chanteur folk, il chantait en 21 langues; activiste, il se fit l'avocat des droits de la personne, et pas seulement ceux des Juifs. Il est décédé le 21 juillet dernier à l'âge de 91 ans, et pour lui rendre hommage, KlezKanada propose *Der Groysser Kontsert: Hommage à Theodore Bikel (1924-2015)* ce dimanche à la salle Oscar-Peterson de l'Université Concordia avec les Klezmatics, Socalled, le Tarras Band, Shura Lipovsky, Efim Chorney et Susan Ghergus. Rencontres téléphoniques avec Socalled et Frank London, directeur artistique de la soirée, leader des Klezmatics et personnage central de la renaissance juive à New York.

«Theodore Bikel? Quelle extraordinaire vie il a eue!» s'exclame Frank London. «Il est né en Autriche avant l'Holocauste. Ses parents se sont sauvés à Londres, puis en Palestine, avant la création de l'État d'Israël, puis à Hollywood, où il est devenu un acteur célèbre. Il a cofondé le Festival folk de Newport et est aussi devenu président de la guilde des acteurs. Il a mené pendant presque 70 ans une carrière dans tous les champs. Et ce qui est le plus impressionnant, c'est qu'il faisait encore des concerts deux semaines avant sa mort. Il provoquait, dérangeait. Pour moi, c'est une inspiration, un appel à ne jamais se reposer et à être constamment engagé dans le monde.»

De son côté, Socalled a rencontré Theodore Bikel dans un festival de culture yiddish à Cracovie avant de l'inviter sur son disque *Ghettoblaster* et de collaborer avec lui sur d'autres projets, dont *Sholom Aleïchem: Laughter Through Tears*, alors qu'il l'accompagnait au piano au Centre Segal, il y a quelques années.

### Performeur unique

Il se rappelle: «Dans ma jeunesse, je n'ai pas entendu beaucoup de musique juive, mais chez moi, il y avait pas mal de disques de lui. Il a existé dans



EVAN AGOSTINI GETTY IMAGES AGENCE FRANCE-PRESSE

À sa mort, Bikel a été décrit comme un maître de la polyvalence en chanson, en personnages qu'il incarnait et en activisme.

un monde qui n'est pas seulement juif, mais aussi mainstream. Les Juifs assimilés au monde moderne ont continué de l'écouter et, comme enfant, j'ai vraiment connu ça. Il était la seule voix que j'ai entendue qui a chanté ce répertoire. Éventuellement, on est devenu des amis. Est-il une importante influence dans ma création? Je ne le dirais pas comme ça. C'est sa façon de travailler avec toute la passion qu'il y mettait qui m'impressionnait. Le regarder répéter était inspirant. Il est le performeur le plus unique que j'aie jamais rencontré. Sa musique fut la première musique juive que j'ai échantillonnée en tant que rappeur. Je suis un grand fan. J'ai plus de 40 disques de lui. Il est venu chez moi à quelques reprises et me racontait l'histoire des disques et des pochettes. Personne d'autre n'aurait pu avoir sa vie.»

A sa mort, le *New York Times* a décrit Bikel comme un maître de la polyvalence en chanson, en personnages qu'il incarnait et en activisme. Il aimait bouger, se transformer, changer d'apparence, de démarche et d'accent. Il disait aussi: «Vous devez explorer votre passé pour bien vous placer

diversité sera-t-elle honorée ce dimanche?

Réponse de Frank London: «Nous avons réuni cinq artistes qui sont proches de KlezKanada et qui connaissent très bien Bikel. Chacun d'entre eux va jouer son propre set et on va terminer la soirée ensemble. On va chanter des chansons qui sont associées à Bikel et projeter des clips de ses films. Il devait faire partie du spectacle. On connaissait son état de santé, et on savait qu'il ne s'y produirait peut-être pas, mais il était très attaché à Montréal et le fait de performer ici était l'une des choses qui l'ont inspiré durant les derniers mois de sa vie.»

Collaborateur  
Le Devoir

### DER GROYSER KONTSERT: HOMMAGE À THEODORE BIKEL (1924-2015)

Avec les Klezmatics, Socalled, le Tarras Band, Shura Lipovsky, Efim Chorney et Susan Ghergus à la salle Oscar-Peterson, le dimanche 23 août à 19h30. Renseignements: 514 848-2424

dans le présent et trouver votre futur.» De quelle façon cette

## Les droits civiques de Duke et Mahalia

SERGE TRUFFAUT

Décidément, le présent éte ne cesse de nous renvoyer les échos de la lutte épique et sanglante, il y a 50 ans de cela, pour l'obtention des droits civiques. Après le massacre de Charleston en juin, le décès d'une jeune Noire dans un commissariat du Texas, les manifestations de Ferguson, dans le Missouri, et autres faits à ranger au catalogue de l'ignoble, voilà qu'on vient d'apprendre la mort de la figure emblématique, hormis bien sûr Martin Luther King, de ce combat mené par les justes. Son identité? Julian Bond. Il avait 75 ans.

Avec Andrew Young, Roy Wilkins, le révérend Ralph Abernathy, John Lewis et deux ou trois autres esprits éclairés, Bond faisait partie de la garde rapprochée de King. Notamment en tant que cofondateur du Student Nonviolent Coordinating Committee. Tout au long de sa vie, il fut le veilleur indispensable d'une plus juste distribution de la justice. Parce qu'il était aux côtés du Dr King lors du fameux discours décliné à l'été 63 à Washington, son décès nous permet la mise en relief d'un ou deux aspects méconnus de cette époque et qui, eux, ont beaucoup à voir avec le jazz.

On sait peu, beaucoup trop peu, que lors de son appel à l'égalité lancé des marches du Capitole, King avait à ses côtés sa grande amie et reine absolue du gospel: Mahalia Jackson. Et alors? C'est elle qui transforma son exposé en un discours célèbre en lui soufflant ceci: «*Vas-y, Martin, raconte-leur le rêve que tu as fait. Celui de la montagne. Vas-y, Martin, raconte.*» La suite, le monde entier la connaît. Soit dit en passant, avant que King ne s'approche du micro, Bob Dylan chanta en-

tre autres sa composition *Only a Pawn in Their Game*, qui relate le meurtre de Medgar Evers, un avocat noir qui luttait pour l'égalité en matière de vote.

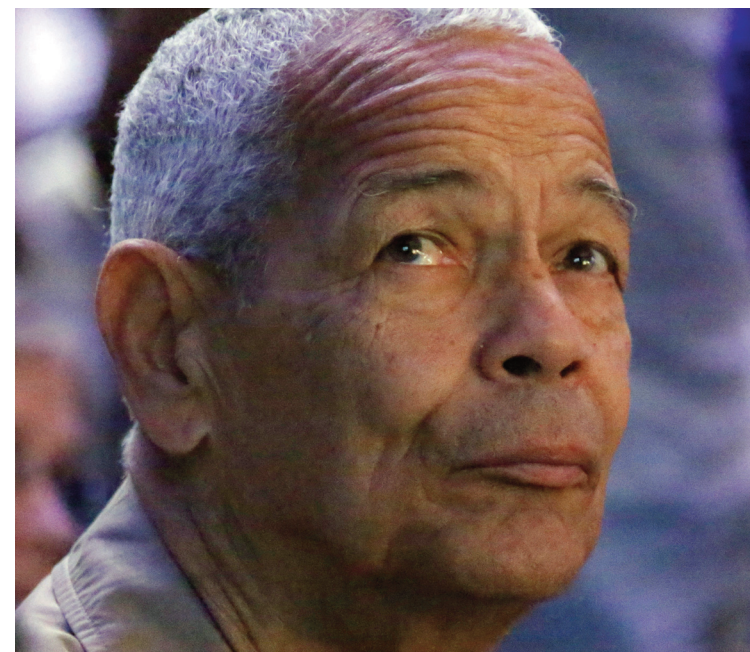
### Le combat des musiciens

On sait encore moins que, n'eût été les combats poursuivis dans les années 40 et 50 par les musiciens de jazz et certains producteurs dont Norman Granz, l'avancée des droits civiques aurait été beaucoup, beaucoup plus laborieuse. On l'a complètement oublié, mais les premières attaques frontales contre la ségrégation dans les salles de spectacles furent menées par Miles Davis, Charles Mingus, Max Roach, Coleman Hawkins, Oscar Pettiford, Dizzy Gillespie et autres.

Aux musiciens nommés, il faut ajouter en lettres plus que majuscules le nom de Duke Ellington. Pourquoi les majuscules? Parce qu'à cet égard, l'immense Duke Ellington est le sujet d'une controverse injuste. Comme il n'était pas du genre grande-gueule, loin de là, comme il n'était pas du genre à faire commerce des effets de manche, ici et là on avance qu'il était indifférent à la cause des Noirs.

C'est faire l'impasse, au demeurant abjecte, sur ceci: des années 30 à la fin de sa vie il n'a cessé de décrire les souffrances et les beautés de SON peuple, comme il disait, à travers ses compositions: *Black Beauty*, *Afro-Eurasian Eclipse*, *The Far East Suite*, *Creole Love Song* et beaucoup d'autres, surtout un album complet sur la question, intitulé *Black, Brown and Beige* avec... Mahalia Jackson, sur étiquette CBS. Hallelujah!

Collaborateur  
Le Devoir



ROGELIO V. SOLIS ASSOCIATED PRESS

Julian Bond faisait partie de la garde rapprochée de Martin Luther King avec, entre autres, la reine absolue du gospel, Mahalia Jackson.

SAISON 15-16  
ESPACELIBRE

le NTE présente  
**SEPTEMBRE**  
DU 8 SEPTEMBRE  
AU 3 OCTOBRE 2015

Un saisissant solo théâtral  
écrit et interprété par  
**EVELYNE DE LA CHENELIÈRE**  
 Mise en scène et scénographie de  
**DANIEL BRIÈRE**

UNE PRODUCTION DU  
Nouveau Théâtre Expérimental  
COPRODUCTION  
Théâtre français du CNA  
[www.nte.qc.ca](http://www.nte.qc.ca)

BILLETTERIE  
514 521-4191  
1945, RUE FULLUM  
LE DEVOIR

**CINÉ DANSE**  
QUÉBEC 2015

L'ÉVÈNEMENT DANSE  
DE LA RENTRÉE AU QUÉBEC!

DU 24 AU 27 SEPTEMBRE 2015  
AU MUSÉE DE LA CIVILISATION  
CINEDANSE.CA

Conseil des arts  
et des lettres  
Québec

PETRIE  
RAYMOND  
COMMISSION PROVINCIALE DES ARTS

QUÉBECOR

MUSÉE DE LA CIVILISATION  
QUÉBEC

EDMONT

RICHARD CLOUTIER  
STÉPHANIE L'HEUREUX  
Exposition du 27 août au 26 sept.  
Vernissage le 26 août de 17h à 20h  
3926, rue Saint-Denis, Montréal  
514 277 0770 - galeriebernard.ca

GALERIE  
BERNARD

**CINÉMA**  
**OUTREMONT**  
Montréal  
theatrouremont.ca  
514 495-9944

**JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE** de Benoît Jacquot  
AVEC LEA SEYDOUX | ADAPTATION DU LIVRE D'OCTAVE MIRBEAU **8,50 \$**  
Le lundi 24 août | 16 h et 19 h 30

**CULTURE**

# CINÉMA

## Une vraie jeune fille

La cinéaste Marielle Heller sur la peur que suscite le thème de l'adolescence au féminin

FRANÇOIS LÉVESQUE

San Francisco, 1976. Minnie, 15 ans, vit avec sa petite sœur, Gretel, leur mère, Charlotte, et le copain de celle-ci, Monroe, que reluque la première. D'entrée de jeu, Minnie apprend au spectateur qu'elle vient de perdre sa virginité. Oui, avec Monroe. *The Diary of a Teenage Girl* aurait pu être un mélo scabreux. Or, grâce à la sensibilité et à l'intelligence conjuguées de l'auteure Phoebe Gloeckner et de la cinéaste Marielle Heller, c'est plutôt un film très fin, étonnamment drôle et, oui, audacieux qui est né.

«Ma sœur m'a offert le roman graphique [et autobiographique] de Phoebe il y a plusieurs années, relate Marielle Heller, jointe à New York. Dès que je l'ai eu terminé, j'ai contacté Phoebe. Le personnage de Minnie m'a interpellé, parce que même si je n'ai pas grandi à la même époque qu'elle, je me suis retrouvée dans ses questionnements, dans leur authenticité; une authenticité que je ne me souvenais pas d'avoir vue transposée au grand écran. Phoebe a su traduire comment on se sent dans sa tête, dans son cœur et dans son corps lorsqu'on est adolescente.»

Une actrice dans la jeune trentaine, Marielle Heller a pris tout le monde par surprise avec ce premier long métrage très maîtrisé. D'autant qu'elle



Marielle Heller a pris tout le monde par surprise avec un premier long métrage très maîtrisé.

ne s'est pas facilité la tâche en y abordant de front plusieurs tabous.

«J'ai pu tourner le film que je voulais parce qu'on l'a produit de manière indépendante. C'est évident qu'aucun studio ne s'y serait risqué, et pas tant à cause de la question de la liaison entre l'héroïne et son beau-père de vingt ans son aîné, mais plutôt parce qu'on y explore franchement la psyché

d'une adolescente qui découvre le monde, la drogue, la sexualité, ou plus précisément SA sexualité. C'est un fait: à Hollywood, les décisions sont majoritairement prises par des hommes, et les films sont majoritairement réalisés par des hommes. Le corollaire est que les femmes comme personnages principaux, ça les intéresse peu. C'est pire avec les adolescentes. L'image qu'en véhicule Holly-

wood est souvent bidimensionnelle et idéalisée. On les dépeint comme on voudrait qu'elles soient, pas comme elles sont.»

**Perspective par défaut**

«Je constate que de manière générale, la société — a peur des adolescentes. Une adolescente, avec ses interrogations, ses réflexions, ses désirs et, oui, sa sexualité, c'est terrifiant.

Personne ne veut toucher à ça, traiter de ça, de manière réfléchie, et de surcroît, du point de vue d'une adolescente, en tant qu'être sexué.»

*Lolita* de Stanley Kubrick puis Adrian Lyne (d'après Vladimir Nabokov), *Baby Doll* d'Elia Kazan (écrit par Tennessee Williams), *Série noire* d'Alain Corneau, *Beau-père* de Bertrand Blier, *Beauté américaine* de Sam Mendes: chaque fois, au cinéma, l'homme «tenté» par l'adolescente «tentatrice» est celui dont le point de vue est privilégié. *Smooth Talk*, de Joyce Chopra (qui lança Laura Dern), fait figure d'exception. Une femme l'a écrit et réalisé, encore là, sur le circuit indépendant. C'était en 1985. Depuis, la tendance n'a guère changé.

«Je crois que la prévalence du phénomène s'explique du fait qu'on vit dans une société patriarcale, et qu'historiquement, les femmes, leurs voix et leurs histoires, ont été écrasées. Il y a eu une évolution, grâce aux luttes, aux revendications, mais on est loin d'avoir atteint un équilibre. Au cinéma, puisque c'est de ça que l'on parle, la perspective par défaut est généralement celle de l'homme.»

**Image négative**

Dans *The Diary of a Teenage Girl*, Minnie (Bel Powley, une actrice britannique de 23 ans dans la vie) se demande ce

qu'est l'amour, un sentiment élitif qu'elle confond avec le sexe, une action qui la fascine et l'enivre. A son beau-père succèdent un camarade de classe effrayé par l'assurance de sa nouvelle copine, puis une camarade de classe, entre autres partenaires.

«Il n'y a pas que les garçons qui aiment le sexe, mais une jeune fille qui aime ça, c'est mal vu.»

«Je constate que de manière générale, la société — a peur des adolescentes»

Dans le contexte précis du film, on n'a qu'à penser aux termes «nymphette» et «lolita», tous deux à connotation péjorative. L'équivalent masculin existe-t-il? Poser la question...

Qu'en est-il, à ce propos, du beau-père? Il est montré comme un type désinvolte qui, sous couvert d'être celui qui se laisse séduire, déploie une prédation insidieuse. Une leçon douloureuse pour Minnie, dont elle commentera la progression dans son journal sur un ton d'abord ravi, désenchanté, bouleversé, cynique, puis libéré.

Du rire aux larmes, de l'exaltation à l'apitoiement, de l'exploitation à l'émancipation, Minnie apprend: le film, comme le roman avant lui, est un récit d'apprentissage. Au cinéma, ce genre a eu maints jeunes héros. Des héroïnes? Plus rarement.

Le Devoir



CRITIQUE

## En commençant par la fin

Bernard Émond adapte Tchekhov avec finesse dans *Le journal d'un vieil homme*

LE JOURNAL D'UN VIEIL HOMME

★★★★  
Réalisation: Bernard Émond.  
Avec Paul Savoie, Marie-Eve Pelletier, Marie-Thérèse Fortin, Patrick Drolet. Québec, 2015, 82 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Le plus récent film de Bernard Émond, allie toutes les qualités qui distinguent le cinéma de l'auteur. Après avoir exploré les valeurs théologiques (*La neuvaïne*, *Contre toute espérance*, *La donation*), puis la notion de legs (*Tout ce que tu possèdes*), le réalisateur explore, tout naturellement quand on y pense, le thème de la mort. L'approche est typiquement digne et empreinte d'une gravité que justifie la profondeur de la réflexion. Il n'y a ici rien de facile ou de sexy. On en sait gré au cinéaste.

*Le journal d'un vieil homme* est tenu, mentalement, par Nicolas, un distingué professeur de médecine, qui, rendu au terme d'une existence qu'il aurait souhaitée plus longue, médite sur la vie qu'il a menée: une vie «bonne», une vie «pleine», mais une vie sans dieu. Fêré de science, il ne peut que constater la présence d'un



FILMS SÉVILLE

Le dernier film de Bernard Émond est une œuvre dont on sort enrichi plutôt que divert.

vide en lui sans pour autant parvenir à se mentir sur la teneur de ses croyances, même devant l'imminence du trépas. Éloigné de sa seconde épouse et de leur fille adolescente, il se sent plus proche de sa fille adoptive, une jeune femme dont l'indécible mal-être l'emplit d'inquiétude. Qu'advient-il d'elle après sa mort?

Incapable de déni, même pour se faire du bien, Nicolas attend la fin, de plus en plus seul avec ses pensées.

S'il est une noirceur inhérente au film, il est également une lumière qui y jaillit péri-

diquement — rares scènes d'apaisement familial, sérénité du protagoniste, etc. — tel un barrage contre les ténèbres. D'ailleurs, la marche qu'entreprend Nicolas a beau être sa dernière, elle n'est pas funèbre pour autant. Cela, c'est ce qui vient après, et pour l'heure, Nicolas est encore vivant.

Le temps qui lui est imparti, d'autant plus précieux parce que limité, il l'utilise pour faire ce qu'en tant que médecin, il sait faire de mieux: poser un diagnostic, en l'occurrence sur sa propre existence.

**De l'universalité d'une œuvre**

*Le journal d'un vieil homme* bénéficie d'une trame solide conçue à l'origine par Anton Tchekhov. Sa nouvelle *Une banale histoire*, et le titre est en cela volontairement trompeur, est un récit dont la simplicité de surface ouvre sur un abîme de complexité psychologique et spirituelle. Respectant ce modèle, y compris la narration à la première personne, Bernard Émond suit assez fidèlement les développements originaux qu'il transpose, en préservant leur essence, dans le Québec contemporain. Il en résulte l'un de ses meilleurs crus.

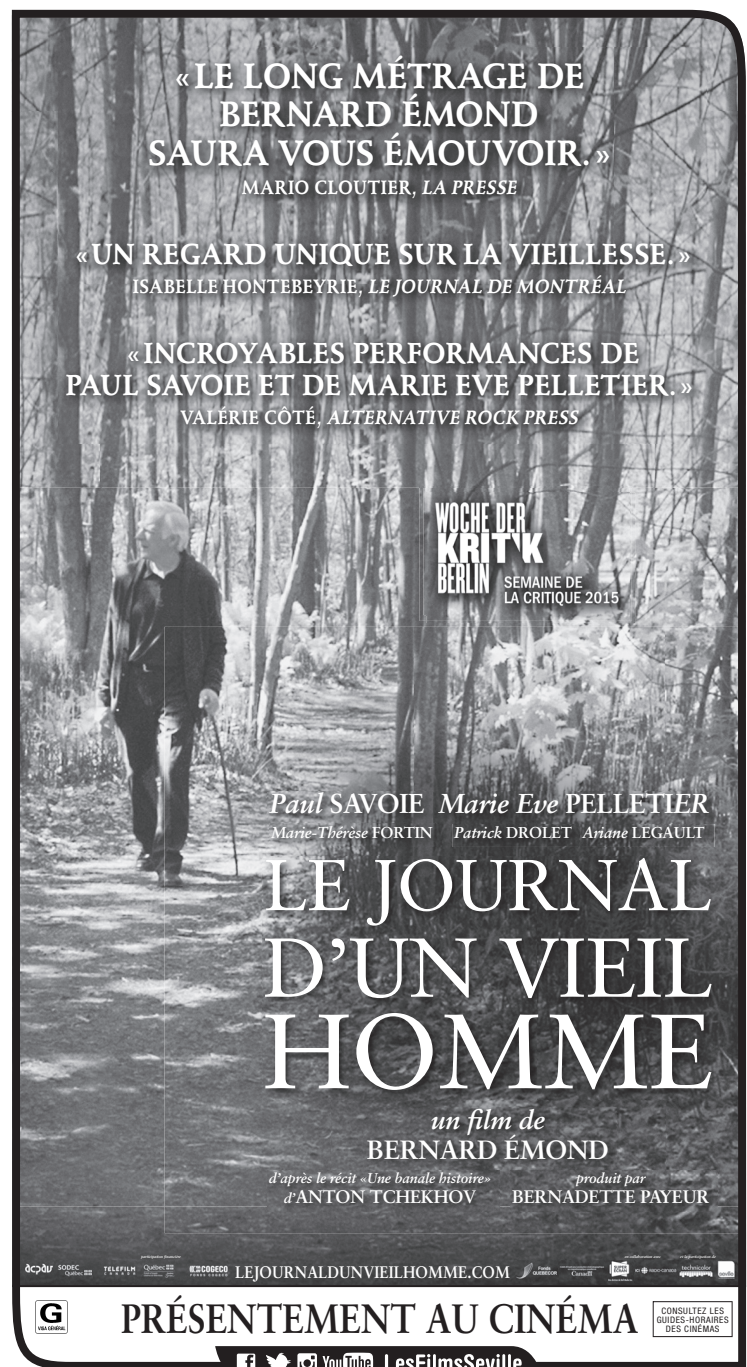
Il se dégage du film une grâce, une douleur aussi; comme une compréhension qui éclaire autant qu'elle meurtrit en se manifestant. C'est l'apanage de ces œuvres dont on sort enrichi plutôt que divert. De la même manière qu'il est essentiel de rire, il est nécessaire de réfléchir.

Même si ce n'est pas facile, même si ce n'est pas sexy.

Bernard Émond n'est pas cinéaste à compromettre sa vision. Ses films sont sérieux? Et alors? Ils ne sont pas compliqués pour autant, au contraire: ils sont parcourus par une quête de compréhension du monde, de l'autre, de la vie.

A l'instar des sujets qui le meurent, le cinéma de Bernard Émond est universel.

Le Devoir



**EXCENTRIS**

**ET AUSSI À L'AFFICHE:**

**NOUVELLES, NOUVELLES** — OLIVIER GODIN

**L'HOMME IRRATIONNEL** (V.O.STF.) — WOODY ALLEN **G+**

**LE MIRAGE** — RICARDO TROGI **13+**

**LA SALLE DE DANSE** (V.O.STF.) — KEN LOACH **G+**

**AMY** (V.O.STF.) — ASIF KAPADIA **G+**

**ÉVÉNEMENTS**

**CINÉCLUB 65 ANS ET + JEUDI 27 AOÛT À 15H CECI N'EST PAS UN POLAR** — PATRICK GAZÉ

**DOCVILLE JEUDI 27 AOÛT À 20H WELCOME TO LEITH** (V.O.STF.) — MICHAEL BEACH NICHOLS

**ET AUSSI PRÈS DE 100 FILMS SUR**

**TANGERINE** (V.O.STF.) — SEAN BAKER ET CHRIS BERGOCH — 88 MIN. **G+**

**LA CHAMBRE BLEUE** — MATHIEU AMALRIC **G+**

BILLETTERIE : 514 847-2206  
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL  
CINEMA EN LIGNE  
CINEMAEXCENTRIS.COM

## CULTURE › LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Contes de la folie peu ordinaire

CHRISTIAN DESMEULES

« Moi, je suis née avec une tragédie dans mon bas de Noël et j'en reçois une nouvelle chaque année. Ce n'est pourtant pas ça que je demande au vieux con qui fait le tour des cheminées. »

Faites connaissance avec Alycia De Guetto, l'héroïne troublée de *Portrait de femme en feu*, une étudiante montréalaise de 28 ans qui a une sérieuse fixation sur un certain David, qu'elle a tout juste fréquenté un petit mois avant qu'il ne cesse de répondre à ses appels. Elle aimerait comprendre et nous confie ainsi ses lubies, ses boires et ses déboires. Sa folie se mélange à un peu de lucidité: « Mes émotions sont malades, et j'adore jouer avec les mots. »

Déjà visiblement instable, pour s'éloigner de son échec, la jeune femme décide sur un coup de tête de déménager à Sainte-Adèle, quelques minutes au nord de Montréal, après y avoir déniché un minuscule chalet en ruines qu'elle loue pour trois fois rien. Un boulot de serveuse les fins de semaine dans un restaurant local, où travaillent de colorées collègues, viendra donner une touche d'exotisme à



MATHIEU MAHEU

Le premier roman de Claudia Goyette explore la folie au féminin.

cette dérive urbaine pour l'heure assez... classique.

Entre les interminables ruptures avec ses deux seules amies — épisodes qui tournent en logorrhée d'autojustification — et la mort de son vieux chien, elle fera un petit séjour en urgence psychiatrique après un Noël trop arrosé suivi d'une attaque de panique. Ce qui la poussera à consulter un psy, à qui elle continuera à se raconter, encore une fois plutôt sans filtre. À nous raconter quoi?

Un avortement, quelques histoires de cul sans conséquence, la mort de son père — dont on ne saura jamais grand-chose —, son histoire pathétique avec un prof de philo qui ne veut pas lui faire l'amour. Et l'existence d'un manuscrit qui semble l'occuper et qu'elle ne fait qu'évoquer.

Car « Psychotia », comme l'a surnommée le personnel de l'hôpital où son père est mort, rêve d'être écrivaine. Pire encore, elle sait être une

grande écrivaine. « J'ai toujours su que j'étais une grande écrivaine. Bientôt, tout le monde va le savoir. »

*Portrait de femme en feu* enchaîne ainsi les petites scènes, parfois drôles, souvent pathétiques, qui trahissent, sous l'humour, la légèreté et la désinvolture, une réelle détresse. Mais tout ça tourne un peu en rond, tout en évitant pas les facilités.

Même son psy se fera la malle (autre « abandon », nouvelle crise), mais le manuscrit mystérieux envoyé chez un éditeur, lui, finira par rebondir: le roman que nous tenons entre nos mains?

Ce premier roman de Claudia Goyette est traversé certes d'une certaine verve, avec par moments des accents bien vulgaires de monologues de Cathy Gauthier, mais on y reste à la surface de toutes choses. Une exploration de la folie au féminin avec humour et sans surprise. Ça chauffe, un peu, mais sans brûler vraiment.

Collaborateur  
Le Devoir

#### PROTRAIT DE FEMME EN FEU

Claudia Goyette  
Leméac  
Montréal, 2015, 240 pages

## Précoce présent parfait

DOMINIC TARDIF

Vous vous retrouvez dans une fête. Il y a longtemps que vous n'avez pas assisté à une fête. Puis un convive, à qui vous apprenez que vous enseignez l'anglais, vous pose une question, comme sortie de nulle part: « C'est quoi ton temps de verbe préféré [...] ? » Réponse: « Le présent parfait. »

Mais pourquoi donc? « Ben, c'est parce que ça décrit pas un événement qui arrive à un point spécifique dans le temps, comme, mettons "I ate a sandwich", explique le narrateur de *La chemise*, l'une des meilleures nouvelles de *Douce détresse*, traduction de *Sweet Affliction* d'Anna Leventhal. « C'est plus comme une façon de décrire quelque chose qui fait partie de ton expérience de vie totale. "I have eaten a sandwich." Ton sandwich, tu l'as pas mangé à un moment spécifique, mais tu peux quand même affirmer que l'action de "manger un sandwich", c'est quelque chose que t'as déjà fait. »

Ce même narrateur comprendra plus tard que la chemise Dior que porte son interlocuteur lui a déjà appartenu, qu'il s'agit très exactement de la même chemise qu'il a un jour abandonnée chez une amante.

Tension chez le lecteur, qui appréhende forcément un grave retournement de situation... qui ne viendra pas. Alors qu'un autre écrivain se prévaudrait de toute la puissance d'un pareil ressort dramatique pour foudroyer son personnage d'une épiphanie, la nouvelliste anglo-montréalaise, elle, s'entête à développer des personnages qu'en apparence, rien n'atteint.

Et si ces personnages refusaient tout simplement de se comporter comme on se comporte dans les livres? Indolents et détachés, ils contempnent tout ce qui leur tombe sur la tête par la lorgnette précoce d'un *présent parfait* dont ils ne pourront qu'éventuellement se réclamer. Mon coloc m'a déjà lancé un rat mort au visage, pourra un jour affirmer Marcus (« *Cavalier, passe ton chemin* »).

#### Doucement décalé

L'existence comme enfilade de spectaculaires tournants? Trop peu pour Anna Leventhal, qui préfère l'incongru, l'indiscible, le lent étiolement des relations. Son hyperréalisme doucement (!) décalé accumule les événements, les



ISABELLE LAFONTAINE

Anna Leventhal préfère l'incongru, l'indiscible, le lent étiolement des relations.

détails et les conversations improbables, sans désir de tout mettre en ordre. Le quotidien est ici absurde, sa nature, profondément aléatoire.

Il y a aussi chez Anna Leventhal un désir d'arracher à la langue des images iné-

Et si ces personnages refusaient tout simplement de se comporter comme on se comporte dans les livres?

dités — sans forcément tordre le cou à la syntaxe — qui pimentent ses nouvelles de suaves touches d'humour. Écoutons à nouveau le narrateur de *La chemise*, à qui ses amis reprochent d'avoir été « domestiqué » par ses ex-copines. « [C]e n'était pas vraiment ça, pas exactement, dit-il. J'étais comme une personne qui vient de se rendre compte que sa maladie incurable, mortelle, n'est en réalité qu'une bonne grosse allergie. »

En faisant non seulement le choix d'une traduction à la québécoise assumée, mais aussi d'une traduction portée par un authentique point de vue d'écrivain (celui de Daniel Grenier, auteur de *Malgré tout on rit à Saint-Henri*), Marchand de feuilles nous permet de rêver à ce dont les jeunes littératures québécoises — anglophone et francophone — seraient capables si elles conjuguèrent plus souvent leur fructueuse mais trop sporadique union au présent de l'indicatif.

Collaborateur  
Le Devoir

#### DOUCE DÉTRESSE

Anna Leventhal  
Traduction de Daniel Grenier  
Éditions Marchand de feuilles  
Montréal, 2014, 296 pages

POÉSIE

## Là où tremblent la terre et les eaux

HUGUES CORRIVEAU

Le nouveau recueil de Pierre Nepveu repose la question de l'autre et de soi, pour savoir dans quel état il se trouve, dans quel monde fracturé se réfugier, quels sentiments perdurent au temps qui passe. La liste est presque sans fin de ses interrogations adressées au siècle, comme s'il semait des pierres, petites sculptures de mots, inukshuks scripturaux pour trouver sa voie. « Le disparu n'est qu'un grand silence, on le pleure comme on pleure sur soi-même, l'être jumeau, l'alter ego toujours déjà perdu, le frère des mauvais carêmes et des étés trop froids pour se baigner. »

L'écriture de Nepveu est toujours belle, somptueuse même, d'un raffinement réfléchi, dont chaque mot est méticuleusement choisi pour cerner la pensée du lieu où son œil se pose. Et de nouveau, il réussit à établir un dialogue presque philosophique, pourtant saturé d'images éblouis-

santes, afin de soutenir sa quête tout au long d'une pérégrination essentielle qui tend à se nommer soi-même tout en nommant les objets, les paysages et les sites qu'il traverse. Là où il va, va le monde.

#### Paysages

Commencé par ses « Méditations près du fleuve », le recueil met en jeu une certaine opacité des paysages, reflétée par son titre global *La dureté des matières et de l'eau*. Le poète inscrit alors cette aventure du repérage, acte de géomètre, pour transcender ses inquiétudes et avouer, dans un très beau style épuré: « Nous nous sommes risqués un peu plus au bord de la lumière. Elle avait peu à nous dire, sinon que les visages du monde sont multiples et l'angle des sentiments jamais assuré, toujours à projeter de nouvelles ombres, à nous révéler la profondeur de notre ignorance et la précarité de nos âmes. »

Ne lui reste qu'une proximité plus grande à conquérir;

et comme il l'avait fait avec Mirabel dans *Lignes aériennes*, il s'attarde dans « Stations Lachine » à un microcosme plus immédiat et concret, incarné dans des photographies d'œuvres provenant du Musée plein air de Lachine. Par exemple, dès la première sculpture, *Le déjeuner sur l'herbe* de Dominique Rolland, Nepveu se met à rêver d'Edouard Manet et réfléchit sur l'immobilité du chien sculpté, tout en nous confiant: « Cette nature morte que je traverse comme un pays étranger [...] me capte dans son emprise et fait de moi un citoyen de l'absolu. » Il y a toujours, chez Nepveu, un romancier qui navigue sous les eaux fluides de son écriture lyrique, mais aussi un Bachelard sentimental et inquiet qui cherche à débusquer le secret des matières.

De sculpture en sculpture, le monde se propose sous toutes ses formes, que ce soit par le *Mur de Chine* de Jean-Marie Delavalle contre lequel le poète appuie sa tête comme

sur un autre mur de prière, que ce soit par le *Site/Interlude* de David Moore, qui introduit les « Carnets de Jean Mongeau, été-automne 1803 ».

Ce qu'il voudrait, c'est « *Recommencer. Réapprendre. Tirer le vin noir de la douleur, arracher à la souffrance de vivre et de désirer le grand branle-bas du savoir*. » Tant que l'univers restera pour Nepveu une grande énigme parsemée d'œuvres d'art, d'immeubles, de villes, ou de terre, ou d'eau, tant qu'il y aura des évocations qui transcendent les choses du monde, nous aurons droit à de grands livres aux grandes proses qui vont encore longtemps nous subjuguier.

Collaborateur  
Le Devoir

#### LA DURETÉ DES MATIÈRES ET DE L'EAU

Pierre Nepveu  
Avec des photographies de Karine Prévost-Nepveu  
Le Noroît  
Montréal, 2015, 120 pages

## MOUTIER

SUIITE DE LA PAGE E 1

Panofsky et autres auteurs clés. Son récit, qui décrit la chronologie de son certificat en histoire de l'art à l'UQAM entre 2009 et 2011, est ponctué de choses réelles (noms des profs) et d'autres imaginées, « des moments de disjonction » — l'aventure extraconjugale, suppose-t-on.

« J'ai décidé de donner du sérieux à [mes intérêts pour l'art], dit celui qui est redevenu étudiant avant ses 40 ans. Et de trouver des gens qui partageaient cette passion. Quand tu tripes sur l'art contemporain, t'es tout seul. Tomber sur des profs qui enseignent les performances, pis des trucs vraiment freak, je trouve ça cool. »

« Le livre n'est pas un document sur ma vie, précise-t-il. C'est un prétexte pour parler de ce que je découvre, de ce que ça me fait vivre. »

#### Les réalités étudiantes

Écrit au présent, comme si tout se déroulait devant les yeux de l'auteur, *Journal d'un étudiant...* est parsemé de commentaires sur l'art, bien sûr, mais aussi sur différentes réalités. Une grève ici, une prof volubile là, ou encore une classe envahie d'écrans branchés sur Facebook et C<sup>o</sup>: la chose étonne celui qui ne fréquentait pas l'université depuis l'époque du crayon-papier. La réalité décrite est celle aussi de la panique autour du H<sub>1</sub>N<sub>1</sub>. Moutier nous fait re-



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Maxime Olivier Moutier, ou son personnage, fuit son quotidien morose et catastrophique. L'art et son histoire deviennent un refuge, salutaire, parfois obsessionnel.

plonger dans cette grippe avec un haut degré de cynisme qui fait drôlement du bien.

En dehors de ça, et des scènes d'agressions à la fourchette et de vols de fœtus — d'autres moments disjoints —, le ton est sérieux. Maxime Olivier Moutier, ou son personnage, fuit son quotidien morose et catastrophique — l'absence de sa femme lui pèse. L'art et son histoire deviennent un refuge, salutaire, parfois obsessionnel. Les petits essais qu'il rédige sur l'Antiquité, la Renaissance, la modernité, Dada, Duchamp et j'en passe ne sont pas pour lui des abrégés sur l'art, mais un reflet de son admiration pour les artistes.

Ce boulimique de lecture savante, qui a pu enrichir ses connaissances, s'est plu à faire face à ses propres idées. Il demeure cependant un défenseur de l'art conceptuel et du principe que « l'artiste n'est plus celui qui sait faire quelque chose, mais celui qui dit quelque chose ». De Chris Burden, artiste extrémiste issu des années 1970, mort en 2015, à... Jeff Koons, le roi de la (sculpture) pop, Moutier est fasciné par la grande liberté qui les anime.

« Les artistes, ce sont des marginaux en dehors du système, du discours courant. Ça me fait du bien de voir des gens comme ça », dit-il, admettant s'identifier à eux, osant se qua-

lifier d'écrivain « subversif ». Selon lui, même les millionnaires d'aujourd'hui, les Koons et autres Damien Hirst, demeurent des esprits libres.

« C'est le geste qui compte. Même Hirst, qui vend une œuvre à 100 millions, je trouve que ça encule le capitalisme, dit-il, en s'excusant. C'est plus cher qu'un gratte-ciel. C'est subversif de faire un [tel] truc. Ça coûte ça parce que quelqu'un a décidé de le payer. »

Le Devoir

#### JOURNAL D'UN ÉTUDIANT EN HISTOIRE DE L'ART

Maxime Olivier Moutier  
Marchand de feuilles  
Montréal, 2015, 504 pages

— LE GRAND CONCERT —

## FRÉDÉRIC CHOPIN

sous les chandelles !

Avec la pianiste Canado-Chilienne  
Alejandra Cifuentes Diaz

Ce soir-là, vous assisterez à un concert si lumineux, empreint d'une beauté si bouleversante de Grandeur et de Noblesse, qu'il ne pourra en subsister dans votre âme qu'un émouvant souvenir, car vous serez témoin, ce soir-là, d'un événement... digne d'être immortalisé dans la mémoire des hommes !



Vous découvrirez Chopin et sa Musique sous un jour nouveau, comme jamais présenté auparavant. Imaginez seulement écouter un de ses nocturnes assis dans une église uniquement illuminée de chandelles !

Quelle merveilleuse façon de reproduire l'atmosphère digne et enveloppante des propres concerts de Chopin lui-même ! Imaginez aussi écouter ses plus belles valse, ou sa fameuse Étude Tristesse !

Tout sera si vivant, les anecdotes, le décor et l'ambiance, que vous aurez l'impression ce soir-là d'assister à un Concert...

donné par Frédéric Chopin lui-même !

SAMEDI 29 AOÛT À 20H  
Église St-Denis, 454, ave Laurier Est, Montréal (Face au Métro Laurier)

Billet: \$25 au Resto la Boîte Gourmande, 455 ave Laurier Est  
ainsi qu'à la porte le soir du Concert  
(514) 774-9148 ou www.concertchandelle.com

# CULTURE › LIVRES

## Éloge de la culture physique

LOUIS CORNELLIÉ



Le Français Étienne Klein est un ultramarathonien. Chaque année, il participe à l'épreuve de plus de 100 kilomètres autour du massif du Mont-Blanc. « *Ce rituel, confie-t-il, est une petite prière adressée à la montagne et, par extension métaphysique, au cosmos tout entier.* »

Or, Klein est aussi un physicien et un brillant philosophe des sciences, qui écrit des essais d'une rare qualité. L'homme a de la culture littéraire — il cite Baudelaire, Beckett, Breton et Eco —, connaît la physique en expert et en parle avec un réjouissant brio.

La physique, reconnaissons-le, peut faire peur. « *C'est du chinois* », dit-on souvent d'elle et des équations mathématiques qui l'accompagnent. « *Rien de plus vrai*, convient Étienne Klein: *prenez un livre de physique, écoutez la conférence d'un mathématicien, vous n'y comprendrez pas grand-chose.* » Doit-on, devant cet état de fait, abdiquer et laisser ce domaine aux rares esprits qui s'y retrouvent ou, au contraire, s'efforcer, dans un souci démocratique, de partager la science? On aura deviné que Klein, sans nier l'ampleur du défi, se veut un partisan de la seconde attitude, comme l'historien québécois des sciences Yves Gingras, un ami qu'il cite au passage.

### Une étoffe humaine

Dans *Le monde selon Étienne Klein*, un recueil de chroniques radiophoniques diffusées sur l'antenne de France Culture de septem-

bre 2012 à juillet 2014, le scientifique parle bien sûr de physique — boson de Higgs, neutrinos, mur de Planck, relativité, matière noire, etc. —, mais il en parle en philosophe, soucieux de mettre la science en culture, de la raconter, de lui donner une étoffe humaine, afin de la rendre désirable et signifiante même pour ceux et celles à qui l'esprit mathématique ne vient pas en respirant.

Klein maîtrise l'art d'humaniser la science en évoquant ses grandes figures. Quand il parle de Gaston Bachelard, pour qui « *la raison scientifique et l'imagination poétique agissent de conserve, puisqu'elles ont en commun de mettre l'esprit en branle, de ne pas se satisfaire des évidences premières, et de défier le sens commun* », du taciturne physicien anglais Paul Dirac, de l'érotomane Erwin Schrödinger, qui confiait avoir trouvé une célèbre équation à la suite d'un « *épisode érotique fulgurant* », du fantasque George Gamow, buveur, fumeur et outremanieur impénitent, qui avait fait croire que les vaches ne mastiquaient pas dans le même sens dans les hémisphères nord et sud, Klein rend l'exploration de la physique incarnée, vivante.

Dans *En cherchant Majorana* (Folio, 2015), un captivant essai biographique, l'écrivain scientifique part sur les traces du prodigieux physicien italien mystérieusement disparu en 1938. Le résultat est une sorte d'introduction à la physique quantique, doublée d'une enquête quasi policière visant à comprendre les motifs de ce génie qui « *ne savait pas vivre parmi les hommes* ».

### Questions de méthode

Quand il réfléchit à la valeur et à la portée des méthodes et des connaissances scientifiques, Klein captive l'auditoire, malgré la difficulté de l'exercice. Que nous dit, demande-t-il, la physique de la réalité? Décrit-elle, comme



LIONEL BONAVENTURE AGENCE FRANCE-PRESSE

Le scientifique Étienne Klein parle de physique en philosophe, soucieux de mettre la science en culture.

le croyait Einstein, des faits réels, indépendants de nous qui les observons, ou seulement « *des phénomènes incluant dans leur définition le contexte expérimental qui les rend manifestes* », ainsi que l'affirmait Niels Bohr? Les concepts mathématiques, que Galilée disait inscrits dans l'essence des choses, « *sont-ils indépendants de nous ou sont-ils des constructions humaines* »?

La science et sa méthode, rappelle Klein après Einstein, sont sans pareilles pour nous mener à la connaissance de ce qui est, mais ne sont que d'une utilité accessoire pour nous indiquer ce qui doit être. En d'autres termes, « *les sciences ne traitent vraiment bien que des questions... scientifiques* », ce que n'est pas la ques-

tion du sens de la vie, bonne, de préférence.

On lit tout ça dans la joie, non sans effort intellectuel, et on se prend à rêver d'une réforme scolaire qui ajouterait l'enseignement d'une telle culture scientifique, profondément humaine, aux cours de science actuels, dans lesquels règnent trop souvent des équations désincarnées tournant à vide.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

### LE MONDE SELON ÉTIENNE KLEIN

Étienne Klein  
Champs sciences  
Paris, 2015, 336 pages

## La révolution culturelle du sport féminin

De 1919 à 1961, la difficile redéfinition de la féminité dans les gymnases montréalais

MICHEL LAPIERRE

Qui aurait cru que le sport a eu un lien si étroit avec la culture et même la religion? Dans *Mises au jeu. Les sports féminins à Montréal, 1919-1961*, Elise Detellier révèle que leur pratique ébranlait, à la fois chez les catholiques, en français, et chez les protestants, en anglais, les plus résistants stéréotypes sur l'identité sexuelle.

L'historienne analyse l'évolution de la Palestre nationale, rue Cherrier, qui, issue du nationalisme canadien-français, accueille, dès son ouverture en 1919, les hommes aussi bien que les femmes qui s'adonnent aux sports. Elle la compare à celle de la Young Women's Christian Association (YWCA), dont l'établissement, dans la partie ouest de Montréal, inauguré en 1920, reflète la culture anglo-protestante.

Bien qu'une clientèle surtout masculine la fréquente, la Palestre se présente comme un établissement mixte. Serait-elle en cela plus progressiste que la YWCA? Pas nécessairement, car, si la YWCA s'est créée en parallèle à son modèle masculin, fondé en 1844 à Londres et répandu à travers le monde, c'est que la pratique du bain public nu, en vigueur jusque vers 1960 à la Young Men's Christian Association (YMCA) imposait l'exclusion des femmes.

On ne peut guère reprocher à Elise Detellier d'omettre de mentionner cette étonnante caractéristique de la mentalité anglo-protestante, d'autant



ARCHIVES UQAM FONDOS D'ARCHIVES DE LA PALESTRE NATIONALE

Gymnastes à la Palestre nationale (entre 1945 et 1960)

que l'historienne décrit avec acuité l'influence, beaucoup plus prévisible, du catholicisme à la Palestre. Sans s'opposer au sport féminin, son clergé met en garde contre le danger moral des baignades mixtes et du maillot de bain « *immodeste* » des dames.

Les critiques catholiques sont si vives qu'en 1935 qu'on interdit un temps à la Palestre le short féminin malgré l'opposition des sportives. On craint aussi la masculinisation des filles au point de prétendre que les sports de compétition ne conviennent pas à de futures épouses, à de futures mères.

Les deux grandes propagan-

dis des sports féminins qu'Elise Detellier fait découvrir, Myrtle Cook (1902-1985), chroniqueuse au *Montreal Star*, et Cécile Grenier (1907-2003), initiatrice de la culture physique pour jeunes filles à la Commission des écoles catholiques de Montréal, n'ont pas la même vision. La première admet la compétition entre femmes, l'autre insiste plutôt sur la douceur et la beauté de la gymnastique suédoise, selon une conception plus conventionnelle de la féminité.

Malgré la vision de Myrtle Cook, c'est vers l'esthétique qu'évoluera l'anglophone YWCA en participant à la popularisation de l'aérobique,

qui deviendra vers 1980 l'activité physique la plus pratiquée par les Nord-Américaines. Entre-temps, comme Elise Detellier invite à le penser, c'est, loin des passés culturels catholique ou protestant, la révolution féministe qui, sans que les sportives l'admettent toujours, les poussera, enfin, à unir compétition et féminité.

Collaborateur  
Le Devoir

MISES AU JEU  
LES SPORTS FÉMININS  
À MONTRÉAL, 1919-1961  
Elise Detellier  
Éditions du remue-ménage  
Montréal, 2015, 300 pages

### LETTRES CLASSIQUES

## L'insoutenable « Gros Léon »

GUYLAINE MASSOUTRE

Une édition chez Bouquins, c'est toujours une mine. Au fond, on trouve des pépites. Dans les pamphlets ici réunis de Léon Daudet, on s'abîme entre lucidité et horreurs.

Qui aurait imaginé, se dit-on en parcourant ce millier de pages oratoires, le travail farmineux d'un Léon Daudet, méchant comme pas deux? Critique, romancier, journaliste et surtout polémiste, ce fils d'Alphonse, célèbre de son vivant, voulu l'être à sa manière et, par sa verve, ses harangues enflammées et son brio, il y a réussi. Qui n'a entendu citer son fameux titre, *Le stupide XIX<sup>e</sup> siècle* (1789-

1919), étalé sur un long terme? Il l'a lui-même envahi de sa plume acérée, ses coups de gueule grandiloquents et ses provocations.

Après ses huit livres de souvenirs, on lira dans cette édition ce fameux pamphlet, paru en 1922, à ses 55 ans. Il y attaque la politique, la littérature, la philosophie, l'enseignement, la médecine, les sciences... et, bien sûr, il touche autant qu'il déraïlle.

L'excès de sa prose, infestée de rudesse et d'insanités, aura du mal à ne pas déclencher l'hilarité d'un contemporain. Certains l'envient. En son temps, elle provoqua des réponses élaborées, comme des altercations.

Il est infatué de sa propre

prose. Entrer dans ce curieux ouvrage, c'est explorer un cabinet de curiosités. Ce pourfendeur, anarchiste de droite, aime Baudelaire, Mallarmé, Claudel. Dreyfusard, frénétiquement antiallemand, antisémite, il lui arriva de dire aussi le contraire. Monstre d'orgueil et d'ambition, il connut des revers. Il fut aussi à l'apogée de la langue française, et ses assertions générales, comme tombées du haut de l'Obélisque, sont aussi enflées que Napoléon.

### Une ambiance délétère

Parodiant Victor Hugo, il est tout ce qu'il vilipend (« *ce déséquilibré de Michelet* »). On suivra donc, à livre ouvert, le mouvement de l'histoire, sous l'œil goguenard de cet antirépublicain. Sur Balzac, il écrit son admiration. Il abat Dumas et Sue, guillotine Flaubert,

vautre Zola dans la porcherie. Tout cela est quand même observé, et sa haine, une forme de caricature.

Dans l'introduction, Antoine Compagnon le réchappe de sa propre géhenne. Ce pétainiste et maurrassien de *L'Action française* aura eu la bonne idée de mourir en 1941, en laissant des volumes d'une extrême violence contre les élus des années d'avant-guerre, et on ne dira pas que la guerre, qu'il ne voulait pas, lui a été étrangère, en pratique et en pensée.

Collaboratrice  
Le Devoir

LÉON DAUDET  
SOUVENIRS ET POLEMÉTIQUES  
Édition établie par Bernard Oudin. Préface d'Antoine Compagnon.  
Robert Laffont  
Paris, 2015, 1400 pages



### ESSAI PHOTOGRAPHIQUE

#### VILLAGE

Klara Källström et Tobias Fältd  
VU et B-B-B-Books  
Québec-Stockholm, 2014, 256 pages

À la fois drôle, très drôle, et empreint de mystère : le livre s'intitule *Village*, juste ça, même pas de déterminant devant. La page couverture montre notre chère reine, et son mari, face tronquée. Le reste de l'essai photographique des artistes suédois Klara Källström et Tobias Fältd est à l'image de cette économie de mots et de ce souci pour le détail. Les 121 photographies s'accompagnent de peu de mots, qui disent tout et rien, y compris à l'égard du bilinguisme officiel. Ça donne un panorama du Canada hors des sentiers battus, porté par un audacieux mélange de documentation et de poésie. *Village* découle d'une résidence réalisée à la coopérative Méduse de Québec, en 2013. Finaliste cet été aux Rencontres d'Arles parmi 72 titres, le livre se désigne comme un recueil de haïkus, à ceci près qu'il est d'abord visuel et qu'il a le poids d'une brique.

Jérôme Delgado

## PALMARÈS

Du 10 au 16 août 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉCÉDENTE (NB DE SEMAINES)

Romans québécois		
1	Six minutes	Christine Bruillett/Druide 1/12
2	La Justicière. La finale des coupables	Marc Aubin/Apothéose 2/13
3	Ce qu'il reste de moi	Monique Proulx/Boréal -/1
4	Tu peux toujours courir	Valérie Chevalier/Hurtubise 5/19
5	Baiser • Tome 2 La vengeance de la veuve joyeuse	Marie Gray/Guy Saint-Jean 3/10
6	Six degrés de liberté	Nicolas Dickner/Alto -/1
7	La bête à sa mère	David Goudreault/Stanké -/1
8	La déesse des mouches à feu	Geneviève Petterson/Quartanier -/1
9	Chercher Sam	Sophie Bienvenu/Cheval d'août -/1
10	Maudits bas jaunes!	Marie-Millie Dessureault/Mortagne 8/13

Romans étrangers		
1	Quinquante nuances de Grey par Christian	E. L. James/Lattès 1/3
2	After • Tome 4 Le manque	Anna Todd/Homme -/1
3	La fille du train	Paola Hawkins/Sonatine 2/12
4	L'Instant présent	Guillaume Musso/XO 4/21
5	La boîte à musique	Mary Higgins Clark/Albin Michel 3/8
6	Le choix Janson	Justin Scott/Grasset -/1
7	Tuer Alex Cross	James Patterson/Lattès 5/4
8	Elle et lui	Marc Levy/Robert Laffont   Versilio 6/27
9	Marquée à un inconnu	Sylvia Day/Flammarion Québec 7/9
10	After • Tome 1 La rencontre	Anna Todd/Homme 9/11

Essais québécois		
1	Ma vie rouge Kubrick	Simon Roy/Boréal 5/14
2	Ping-pong	Zviane/Pow Pow 9/4
3	Dany Laferrière à l'Académie française. Discours de réception	Dany Laferrière/Boréal 1/9
4	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression 2/41
5	11 brefs essais contre l'austérité	Collectif/Somme toute 8/2
6	Walmart. Journal d'un associé	Hugo Meunier/Lux -/1
7	Second début. Cendres et renaissance du féminisme	Françoise Pelletier/Atelier 10 -/1
8	La souveraineté en héritage	Jacques Beauchemin/Boréal 4/6
9	La langue rapallée. Combattre l'insécurité linguistique...	Anne-Marie Beaudoin-Bégin/Somme toute 3/4
10	État du Québec 2015	Collectif/Del Busso -/1

Essais étrangers		
1	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard 1/26
2	1000 coups de fouet. Parce que j'ai osé parler librement	Rafif Badawi/Édition 2/9
3	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen Hawking/Odile Jacob 4/11
4	L'occident terroriste. D'Hiroshima à la guerre des drones	Naomi Klein/Lux 5/3
5	Le néophar et l'araignée	Claire Legendre/Les Allusifs -/1
6	Les barbares. Essai sur la mutation	Alessandro Baricco/Callimard 7/2
7	François parmi les loups	Marco Polit/Philippe Rey 10/2
8	Remèdes mortels et crime organisé	Peter C. Goltzsche/PUL 6/14
9	Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique	Naomi Klein/Lux -/1
10	Soeurs volées	Emmanuelle Walter/Lux -/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.